

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de décembre à mai) les vacances exceptées



# L'ÉTUDIANT

Organe de la Fédération Universitaire Laval

ISAIE NANTAIS, directeur.

**ABONNEMENT :**  
Canada et États-Unis, . . . 1 piastre.  
Étranger, . . . 7 fr. 50.  
Il est strictement payable à l'avance.

## AU SECOURS DES ONTARIENS FRANÇAIS

*Quelle conduite les Canadiens-français de Québec doivent-ils tenir pour aider les Canadiens-français d'Ontario ?*

Après le jugement de la Cour suprême d'Ottawa, les parties avaient porté leur cause devant le Comité judiciaire du Conseil privé de Londres. La tête couverte de la toque traditionnelle, les honorables Lords ont pris leur siège et leur porte parole s'est levé. "Nous souvenant, dit-il, que, en vertu de la justice immanente, toute injustice finit toujours par retomber sur son auteur; considérant que l'usage de la langue française en Ontario, ne fût-il pas là consacré par le droit constitutionnel, doit y être maintenu au nom du droit naturel, du droit historique et de l'intérêt même des sujets britanniques; considérant que le principe de l'école séparée est le seul qui garantisse la paix entre des habitants d'origine, de mœurs, de langue et de foi différentes, sans que sa reconnaissance nuise en rien à l'unité politique de ces mêmes habitants, comme le prouvent l'exemple du Québec depuis la Confédération et celui même d'Ontario avant le règlement XVII: nous déclarons que ce règlement XVII est contraire à l'esprit, sinon à la lettre, de la constitution canadienne et qu'il ne devrait figurer dans la législation d'aucune province".

Longtemps les Canadiens français d'Ontario avaient craint de ne pouvoir aboutir à une victoire aussi signalée devant le plus haut tribunal de l'Empire. Un jour, la "Jeunesse catholique" du Québec avait adressé à l'"Association d'Education" d'Ontario un chèque portant au crédit de celle-ci une somme considérable. Ainsi naissait, l'Association avait pu rétribuer les avocats, organiser la délégation en Angleterre, acquitter les frais de procédure. Elle avait triomphé, parce que l'appui financier du groupe canadien français lui avait permis de triompher.

\* \* \* \*

Leur droit reconnu, les Canadiens d'Ontario avaient repris de plus belle, dans la langue de leurs pères, un enseignement que la lutte n'avait jamais d'ailleurs interrompu complètement. Dans une pauvre paroisse de l'un des comtés les plus reculés, des ouvriers étaient en train de bâtir une école de modeste apparence. Bientôt les quarante ou cinquante enfants de la circonscription allaient y apprendre les éléments de la science dans la langue qui leur était familière.

Le président de la commission, le visage tout radieux de cette perspective, contemplait en se frottant les mains le travail des ouvriers. Un passant l'interpella: "Comment avez-vous enfin réussi, dépouillé de fonds comme vous l'êtes, à élever une construction pareille?" Et le président, tirant son calepin, lut au passant une résolution assez ancienne déjà de la commission. Elle disait: "L'Association d'Education" met à la disposition de la municipalité scolaire de Sainte..... la somme de \$..... prise à même le revenu d'une souscription nationale prélevée par la "Jeunesse catholique". En conséquence, la commission scolaire de Sainte..... décide que l'on construira immédiatement, dans les limites de la municipalité, une école capable de contenir cent enfants et destinée à être ouverte en septembre prochain". Le passant avait compris.

\* \* \* \*

L'école fonctionne. Les enfants, rangés autour de la jeune institutrice, récitent la leçon du jour. On en est à l'histoire du Canada. Le petit Jean raconte, avec une émotion bien explicable, qu'en 1763 déjà, trois ans après la conquête, les Canadiens français prêtaient main forte à leurs nouveaux maîtres pour empêcher Pontiac de leur enlever leur joug tout récent.

Pierrot accourt tout essoufflé: "Mademoiselle, je n'ai pas trouvé dans la "room" d'à côté le "broom" que vous m'avez envoyé "cri". L'institutrice reprend: "Voyons, mon Pierrot! Est-ce ainsi que l'on parle quand on est Français? Lorsque j'enseignais dans le Québec, vos frères Canadiens m'auraient dit: Mademoiselle, je n'ai pas trouvé dans la chambre voisine le balais que vous m'avez envoyé "quérir". Pierrot et les autres comprirent que certaines prononciations ne sont pas de mise sur les lèvres d'un enfant instruit ou en train de s'instruire; ils songèrent que l'anglicisme est partout déplacé.

L'institutrice venue du Québec avait à sa manière rendu service à ses petits frères d'Ontario.

\* \* \* \*

Un autre jour, les cloisons qui séparent les deux classes de l'école ont disparu. Tous les électeurs de l'endroit sont rangés autour de la salle. Un homme jeune encore, mais au regard posé, à la tête énergique, à la parole chaude, les interpelle.

Jusqu'à présent, le comté n'a envoyé à la Chambre que des représentants qui n'avaient ni la mentalité ni la langue de leurs commettants. Cette situation explique comment il se fait que certaines revendications n'ont jamais réussi à se faire entendre dans cette Chambre. Qu'on l'y envoie, lui; que d'autres comtés lui fournissent l'appui de quelques auxiliaires pareils à lui. Ils seront une minorité; mais, parce qu'ils sauront, pour sauvegarder un intérêt national, oublier leurs divisions politiques et se donner la main, ils finiront bien par s'imposer. Les Apôtres étaient douze; ils ont conquis le monde. Montalembert fut seul d'abord; il arracha la liberté de l'enseignement. La Fontaine était presque seul en face d'un pseudo-ministère tout anglophone; il s'installa au banc des ministres et y fit monter avec lui la langue et l'esprit français.

L'orateur, formé dans l'Université québécoise, avait peu à peu pris figure de chef et de meneur. Cette campagne politique consacra son effort. Avec d'autres des siens, il entra au Parlement; et dorénavant l'élément français d'Ontario put compter sur une minorité solide pour défendre ses droits.

Selon le vœu de M. Fabre-Surveyer, le groupe canadien avait fourni à la famille ontarienne une tête de plus.

## CE MATIN...

Ce matin, l'air est frais, le ciel est rose et bleu,  
Les arbres recueillis s'abreuvent de lumière.  
Silence! le soleil splendide, fastueux,  
Vient infiltrer la vie à mes roses trémières.

Les arbres recueillis s'abreuvent de lumière...  
Un vol d'oiseaux comme un triangle a traversé  
Le petit horizon de ma fenêtre et c'est  
Géométrique et vif le trajet d'une pierre.

Silence! le soleil splendide et fastueux,  
Qui gravit le chemin de la lente journée  
Et regarde les monts, comme les graminées,  
—Car son oeil est puissant et bon, car c'est un dieu,—

Vient infiltrer la vie à mes roses trémières,  
Mes belles fleurs, petits soleils de mon jardin.  
Et je veux à ce dieu faire une humble prière,  
Dans la calme fraîcheur de ce rose matin.

Albert DREUX.

\* \* \* \*

La parole du chef n'aurait eu pourtant aucune emprise sur ces électeurs, si leur esprit n'avait été préparé à le comprendre, leur cœur à l'aimer, leur volonté à le suivre. Depuis un certain temps déjà, ils avaient subi cette préparation.

Un journal, fondé par l'"Association d'Education", leur rappelait, deux fois par semaine, les principes dont ils devaient s'inspirer. Il leur replaçait devant les yeux l'idéal français et catholique. Il les engageait à renoncer à leurs intérêts de clocher ou de parti, quand un intérêt supérieur était en jeu. Jour par jour, l'union se cimentait entre tous les membres du groupe français d'Ontario. Aussi, quand sonna l'heure des élections, les voteurs savaient-ils quel usage il leur était loisible de faire de l'arme terrible qu'est le suffrage.

A un moment néanmoins, on avait cru la cause désespérée. La caisse était vide. Les abonnements ne rentraient pas, les commandes pour impression diminuaient à vue d'oeil. Allait-on fermer les portes et ajouter "Le Droit" au long nécrologe des journaux? Le chèque de la "Jeunesse catholique" apportait une somme si considérable qu'on avait pu attribuer un fonds important à l'administrateur. Le journal avait continué de vivre, sauvé par la générosité des Canadiens français. Il avait, grâce à eux, et malgré peut-être certaines erreurs fort explicables de tactique, réussi à mener le bon combat au profit de la nationalité.

\* \* \* \*

Mon cher rédacteur, vous me demandez quelle aide les Canadiens français peuvent procurer à leurs frères d'Ontario? Je réponds dans les termes mêmes qu'employait l'honorable M. Belcourt à Québec en 1912: "La question est une question d'argent".

Fournissons à nos frères de l'argent. Ils maintiendront "Le Droit"; ils pourront faire venir de chez nous, ou nous envoyer des sujets pour que nous les leur préparions, des chefs et des institutrices; ils soutiendront les écoles existantes et en construiront de nouvelles; ils continueront la lutte jusque devant les tribunaux.

Une fois de plus, la "Jeunesse catholique" aura découvert et employé le vrai moyen.

Abbé Emile CHARTIER.

## AUX ETUDIANTS

Nous voudrions que la lecture de ces quelques lignes inspirât à quelques jeunes gens, avec la passion du travail intellectuel, le culte de l'idéal chrétien qui fait, sinon les génies, du moins les grandes âmes.

Après Dieu, rien de si aimé qu'un jeune homme travaillant à ennoblir le sang qui bouillonne dans ses veines et les idées qui foisonnent dans sa tête, croyant qu'il est pur, de la race de ceux qui peuvent dire :

"Deux liards couvriraient fort bien tout-  
[Les mes terres;  
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait  
[pas mon coeur.

Le Canada n'aime point les fainéants. Il lui faut des hommes qui soient des âmes hautes, très hautes,—non pas hautes—ayant au plus intime de leur être la haine intransigeante de tout mal, de tout ce qui est bas, venal, vulgaire, rampant, corrupteur, enseveli dans les ténèbres: il lui faut des âmes de lignée divine.

Parmi les étudiants, il se trouve encore des jeunes gens de cette trempe. Nous voudrions leur dire ce qu'il y a de beau, de vrai, dans les études chrétiennes. Nous voudrions les détourner de ces lectures "bohèmes". Nous les voudrions voir écri-

re de belles choses et non pas griffonner dans un journal de ces choses qui ne disent rien.

Vous tous qui êtes dans la bonne voie, allez de l'avant, ne craignez rien. Que ceux qui croupissent dans leur boue en sortent; qu'ils se joignent à la phalange des travailleurs, et alors on verra, à l'Université Laval, la science régner en maîtresse, et la patrie canadienne pourra compter sur la jeunesse de demain.

Jean des ERABLES.

Voici une copie qui n'est pas régulière, n'étant pas signée; nous enseignons un principe en la publiant. Que l'auteur partage avec nous la moitié du remords, qui ne manquera pas de hanter nos nuits, de profaner une chose aussi respectable qu'un principe. Seuls, le ton élevé de l'article et la crainte de désobliger une personne, qui ne doit pas être la première venue, ont pu nous induire en faute.

(NOTE DE LA REDACTION.)

## SYMPATHIES

A notre ami et collaborateur, Jean-B. Désy, la sympathie de tous les étudiants et, en particulier, celle de notre journal, est acquise, à l'occasion de la perte irréparable de Madame Désy, sa mère.

LA DIRECTION.

# La fidélité alsacienne

Un interview de M. Norman Angell et une conférence de M. René Bazin

La Gazette du 1er janvier publiait, sous le titre : "Norman Angell on the future", le résumé d'un interview donné récemment par cet écrivain à un représentant du *New-York Sun*. L'auteur de la *Grande Illusion*, qui est attaché aux ambulances de Paris, se serait exprimé comme suit au sujet de l'Alsace-Lorraine :

"C'est une erreur de croire que ces provinces sont unanimes à réclamer leur ré-annexion à la France. Les populations qui les habitent sont en majeure partie allemandes de langue et de tradition. Elles tendent plutôt vers l'autonomie."

Où M. Angell a-t-il bien pu prendre ses renseignements? Il y a dans cette partie de son interview autant d'inexactitudes que de lignes.

M. Angell n'a sans doute pas lu la conférence que M. René Bazin donnait en 1902 sur l'âme alsacienne. Il y aurait trouvé, entre autres choses, ces mots qui l'auraient peut-être détourné de confier, sans les faire réviser, ses impressions trop hâtives au rédacteur du *New-York Sun* :

"Maintenant", écrivait donc l'auteur des *Oberté*, "nous pouvons entrer dans les maisons de l'Alsace qu'habitent des Alsaciens. Qu'y trouverons-nous? Des hommes silencieux. Il n'est pas facile de faire parler sur la question, qui nous intéresse et qui les passionne, ces hommes, qui savent, par expérience, que les paroles sont presque toujours inutiles et même dangereuses. C'est pour cela que les voyageurs pressés sont mal renseignés. Ils rapportent en France des conversations et des jugements qui sont ceux de leurs maîtres d'hôtel, de leurs guides, de leurs cochers ou de leurs marchands de photographies. Le vrai peuple alsacien, ils l'ont vu peut-être, mais ils ne l'ont pas entendu. Il se fait. Cependant, si vous êtes pressés, si vous inspirez confiance et si vous demeurez quelque temps parmi eux, ces Alsaciens silencieux parleront..." (1)

Comme je doute fort que M. Angell, que ses devoirs d'ambulancier doivent retenir à Paris, ait eu le loisir d'aller constater sur place les sentiments, dont il se fait l'interprète, je crains bien qu'il n'ait fait que répéter au correspondant du *New-York Sun* que des racontars qu'il tenait de voyageurs pressés, qui le tenaient eux-mêmes de leurs cochers ou de leurs maîtres d'hôtel. On ne permettra donc d'opposer à ses observations celles de M. René Bazin, qui a étudié sur les lieux mêmes cette question tant débattue des sentiments de l'Alsace envers la France. L'auteur des *Oberté* a consigné ses observations dans la conférence dont j'ai cité un extrait tout à l'heure.

L'Alsace est allemande de naissance. Elle fut durant sept siècles une dépendance du Saint-Empire germanique. Conquise par la France en 1633, elle s'attacha si bien à son vainqueur, et onblia surtout à tel point ses origines, que l'ambassadeur du roi de Prusse à Paris pouvait écrire à son souverain en 1708 que les Alsaciens étaient plus Français que les Parisiens.

"Le roi de France", ajoutait-il, "est si sûr de leur affection à son service et à sa gloire qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de pistolets, de halberdes, d'épées et de plomb toutes les fois que le bruit court que les Allemands ont dessein de passer le Rhin, et qu'ils courent en foule sur les bords du Rhin pour empêcher ou du moins disputer le passage à la nation germanique au péril évident de leur propre vie, comme s'ils allaient en triomphe, en sorte que l'empereur et l'empire doivent être persuadés que, en reprenant l'Alsace sans recouvrer la Franche-Comté, ils ne trouveront qu'un amas de terre morte pour l'auguste maison d'Autriche, et qui consèrvera un brasier d'amour pour la France, et de fer-

vents désirs pour le retour de son régime en ce pays, auquel ils donneront toujours conseils, faveurs, aide et secours dans l'occasion. (2)

Et cela s'écrivait vingt-sept ans seulement après la prise de possession de Strasbourg! On peut bien se demander avec M. René Bazin, qui rapporte ces lignes, si un diplomate allemand peut dire aujourd'hui de bonne foi, que les Alsaciens sont plus Allemands que les Berlinnois, et que l'Alsace conserve pour l'Allemagne comme un brasier d'amour. (3) Je doute fort aussi qu'un diplomate anglais aurait pu en écrire autant vingt-sept ans après la chute de Québec.

Quel est donc le secret de cet attachement de l'Alsace pour la France? Nous pouvons dire avec M. René Bazin qu'il se trouve dans la douceur dont fit preuve la France conquérante.

Louis XIV, qui avait le tact et la manière pour recevoir une province et s'en faire aimer, (4) ne fit jamais sentir à l'Alsace qu'elle était conquise. Il fit tout en son pouvoir pour le lui faire oublier. Il la combla de faveurs. Il se gagna tous les coeurs par ses refus successifs à Condé en 1675, à Luxembourg en 1676, à Crèqui en 1678, qui lui demandaient la permission de prendre, par la force des armes, Strasbourg, qui, bien que cédé par le traité de Munster, s'obstinait à ne pas reconnaître sa domination. La grande ville se rendit d'elle-même en 1681 et Louis XIV y reçut une entrée triomphale comme aucune ville de son royaume ne lui en avait encore préparé. Il lui permit de conserver ses traditions, reconut ses anciennes franchises, lui assura le libre usage de sa langue et le libre exercice de ses deux religions. Il l'exempta de l'application de la révocation de l'édit de Nantes. Il lui accorda le droit de parler allemand devant les tribunaux et de s'en servir dans la rédaction des actes publics, et — que les beaux prêcheurs de l'uniformité de langage au nom de l'unité impériale en prennent note! — cela contribua pour beaucoup à resserrer davantage les liens qui unissaient à la France la nouvelle province.

Dans toutes les guerres de la France, l'Alsace donna ses meilleurs enfants. Elle fournit à la Révolution deux de ses plus brillants chefs: Kléber et Kellerman, et à l'Empire le maréchal Lefebvre. En 1870, dès les premiers bruits que l'Allemand allait passer le Rhin, toute l'Alsace courut aux armes. Belfort se défendit avec tant d'énergie, que les vainqueurs respectèrent, dans le traité final, sa volonté de rester français.

L'Alsace connue, pour la première fois, en 1870, les horreurs d'une conquête armée. Strasbourg, que les canons de Louis XIV avaient jadis épargné, reçut pour sa part, du 12 août au 27 septembre, deux cent mille obus, qui causèrent la mort de trois cents personnes et en blessèrent onze cents. Son musée, sa bibliothèque riche en chartes et en manuscrits, son gymnase protestant furent incendiés. Sa cathédrale, après avoir servi de point de mire pendant toute la durée du siège, eut la croix de fer, qui terminait sa flèche, faussée par un boulet habilement dirigé. Reims et Louvain n'étaient pas des coups d'essai.

Toute l'Alsace ne fut plus qu'un brasier. Ses champs furent dévastés, ses maisons brûlées, ses fermes incendiées. Comme jadis Colborne dans la région des Deux-Montagnes, on pouvait suivre la marche des Prussiens par la traînée des villages en flammes qu'ils laissaient derrière eux.

Après le traité de Francfort, le Prussien s'installa en vainqueur. La langue française déchu de son titre de langue officielle ne fut plus reléguée que dans les parties où elle était la langue générale ou presque générale, les antiques franchises de Strasbourg et des autres villes furent foulées aux pieds. L'enseignement libre, garanti par la loi Falloux, passa sous le contrôle absolu de l'Etat.

On voulut traiter en marâtre l'enfant gâtée de la France. L'Alsace émigra en masse. Sur une population d'un million qu'elle comptait lors du traité de Francfort, trois cent mille revinrent en France dans les vingt premières années, pour ne pas subir plus longtemps le régime prussien. Une société fut fondée en 1871 par le comte d'Haussonville pour subvenir au besoin de ces malheureux. Dans le seul cours de l'année 1900, elle en avait aidé quatre mille à s'établir en France.

On peut encore ajouter à ces chiffres le contingent annuel des jeunes conscrits en âge de faire leur service militaire qui préférèrent l'uniforme français à celui du Prussien. Dans les quatre premières années, c'est-à-dire de 1871 à 1875, on compta jusqu'à 20,000 jeunes gens qui demandèrent leur incorporation dans les casernes de Nancy et des autres villes de la Lorraine française. De 1875 à 1887, il y en eut 120,000 et aujourd'hui on peut dire avec certitude que 2 à 3,000 jeunes gens viennent chaque année faire leur volontariat en France.

En 1902, dans le grand état-major général, sur 138 officiers qui venaient d'Alsace-Lorraine, 17 étaient encore en activité de service. (5)

Les Alsaciens, restés au pays, peuvent se diviser en trois catégories.

Il y a d'abord les germanisés. Ils sont peu nombreux. Si M. Angell n'a vu que ceux-là, il n'a rien vu de l'Alsace. Ils se recrutent surtout chez les usiniers et certains industriels des villes qui comptent, pour vivre, sur l'appui de la clientèle allemande. Ils ne voient que les bénéfices matériels de la conquête. Ils disent :

"Nos industries ont tout d'abord souffert de l'annexion, et nous n'avons pas profité aussi vite et autant que vous pouviez le croire de l'énorme développement économique de l'empire d'Allemagne. Mais le moment est venu où nous en profitons. Nous sommes rudement mais sagement gouvernés, nous avons l'ordre, nous travaillons en paix. Quel avantage si considérable nous offrirait donc un retour à la nationalité française pour que nous sacrifions notre sécurité à un pareil rêve? Est-ce votre industrie qui peut nous tenter? Est-ce vos finances? Est-ce votre marine marchande?" (6)

Philipp Oberlé ne parlait pas autrement.

D'autres se laissent éblouir par les travaux d'embellissement de Strasbourg et l'agrandissement de son port :

"Si vous voulez des exemples de ce que l'Allemagne fait pour nous, voyez l'Université de Strasbourg, l'hôtel des Postes, la bibliothèque, toute la ville nouvelle qui s'est bâtie au-delà du Broglie. Voyez surtout les travaux entrepris sur le Rhin, de notre côté et du côté de Kehl, qui est situé en face. Il y aura là, monsieur, tout prochainement, deux ports considérables ouverts à la navigation fluviale; le Rhin sera rectifié sur plus de cent kilomètres nouveaux; nous allons devenir l'entrepôt de l'Europe centrale, approvisionné par la mer et par le Rhin, ayant pour clientèle une partie de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Suisse, de la France elle-même, et je puis vous dire que, avant l'achèvement des travaux et sur les voies fluviales voisines de notre ville, en huit années, le trafic a passé de dix-neuf mille tonnes à cinq cent quarante mille. Ce sont des chiffres! Qu'avez-vous à répondre?" (7)

Mais à côté de ces germanisés, de ces ralliés comme ils aiment à s'appeler pour couvrir leur désertion, on trouve les partisans de la petite patrie, ceux qui rêvent d'une patrie alsacienne. C'est une notable portion de la population des campagnes et même de certaines villes. Ces gens ignorent la France. Ils en ont toujours entendu dire du mal. Ils ont fait leur service militaire en Allemagne. Ils n'ont jamais entendu parler d'autre puissance que l'Allemagne, et pourtant ils détestent cordialement tout ce qui est allemand. Ils formulent ainsi leurs demandes :

"L'Alsace doit rester alsacienne. Nous sommes rattachés politiquement à l'Allemagne, soit; mais faites de nous un véritable pays de la confédération.

"comme la Bavière, comme la Saxe; ne nous faites pas gouverner par des fonctionnaires prussiens qui ne nous comprennent pas et que nous ne comprenons pas; supprimez le régime du gouvernement de Berlin; donnez-nous notre autonomie dans l'empire; laissez s'épanouir la race et le génie alsaciens. (8)

Voilà toute l'autonomie vers laquelle tendent les Alsaciens. Si c'est de celle-là qu'a voulu parler M. Angell, je la lui concède volontiers. Ils ne font que demander d'établir chez eux le régime administratif accordé au Canada.

Il y a enfin — c'est la dernière catégorie et c'est la plus nombreuse — ceux qui désirent ardemment le retour à la domination française. Ils sont l'âme de l'Alsace. Ce sont les fils descendants des protestataires des premières années qui suivirent le traité de Francfort. Comme les Canadiens-français, ils n'ont pas voulu accepter les conséquences morales de la conquête. Ils se sont dit: "Nous resterons Français, malgré la France, malgré l'Allemagne, malgré nos frères transfuges."

La France, il faut voir comme ils l'aiment! Dans les premières années de leur séparation, ils ne répondaient pas à une question posée en allemand. J'ai parlé tout à l'heure des nombreux jeunes gens qui demandaient chaque année leur admission dans les casernes françaises.

Il faut voir encore les pieux pèlerinages que fait chaque dimanche, sur le sol français, la population presque entière de certains villages de la frontière pour venir chanter la *Marseillaise*, à la barbe des gendarmes allemands impuissants. C'est en sifflant "Formez vos bataillons" que les étudiants alsaciens s'interpellent dans les réunions. D'autres demandent à la gare, histoire d'embêter l'employé, leurs billets de chemin de fer en français. D'autres encore refusent de se rendre à une invitation ébelligère en allemand.

Ce sont, dira-t-on, des menus faits de la vie quotidienne. Mais ils sont les seuls témoignages que les Alsaciens peuvent donner à la France. Les manifestations collectives sont interdites et sévèrement réprimées.

L'Alsace, comme l'avait prédit l'ambassadeur de Prusse, n'est qu'un amas de terre morte pour l'Allemagne, qui conserve toujours pour la France comme un brasier d'amour.

La fidélité alsacienne, il n'y a que M. Angell qui en doute.

Un dernier trait le démontrera. C'était au début de la guerre actuelle. Un régiment français venait de s'emparer, presque sans combat, d'un petit village des Vosges. La population se porta à sa rencontre avec des cris de joie. Les vieux, qui avaient vu la première conquête, sautaient au cou des soldats; d'autres se disputaient l'honneur de les loger et de les nourrir. Quelques jeunes gens étaient allés enlever le poteau qui délimitait à l'entrée du village les frontières des deux pays et le rapportaient en triomphe. Ces enfants de l'Alsace, se souvenant de la parole de Louis XIV à son petit-fils, qui venait de monter sur le trône d'Espagne, n'avaient pas voulu attendre leur ré-annexion pour dire à la France qu'il n'y avait plus de Vosges!

Georges COURIERES.

(8) René Bazin, op. cit., p. 178.

## DANSE

Chez le Professeur Lacasse, 426 Saint-Hubert.—Tél. Est 1386

Le nouveau "One step", la nouvelle "Hésitation", la "Maxis", le "Horse trot", enseignés aux étudiants pour \$3.00.

Cours de commençants: prix spéciaux pour étudiants.

## J. A. DUFAULT

distingué chef de l'orchestre universitaire, offre à tous les étudiants, à des prix excessivement bas, des habits du dernier goût; prend les mesures et essaie à domicile ou à l'Université.

1735 Parc Av. Tél. Saint-Louis : 2638.

(1) René Bazin, *Questions littéraires et sociales*, Paris, Calmann-Lévy, pp. 174-175.

(2) René Bazin, op. cit., pp. 168-169.

(3) René Bazin, op. cit., p. 169.

(4) René Bazin, op. cit., p. 170.

(5) René Bazin, op. cit., pp. 172-173.

(6) René Bazin, op. cit., p. 176.

(7) René Bazin, op. cit., pp. 176-177.

## EXTASE

Dans la pâle lueur du mourant crépuscule,  
Assis près d'un dolmen, un vieux génovéfain  
Longuement contemplant, couvert de sa cucule,  
Le lointain azuré de l'horizon sans fin.

Son regard se perdait delà le monticule,  
Dont une brume opaque estompait les confins.  
Puis, fatigué de voir, pour gagner sa cellule,  
Il se leva sans bruit et courut au chemin.

Et la nuit descendait, étendant sur le sol  
Sa noirceur inquiète en son voile de gaze,  
Pendant que dans le bois chantait le rossignol.

Mors le moine ému, perdu dans une extase,  
Ouvrit ses yeux tout grands dans cette obscurité,  
Et crut voir un rayon de céleste clarté.

Ubaldo PAQUIN.

## AIDE AUX CANADIENS-FRANÇAIS D'ONTARIO

On répond avec enthousiasme à l'appel de P. A. C. J. C. Les souscriptions viennent de partout. Les offrandes sont généreuses.

Pour démontrer jusqu'à quel point "l'Aide aux Canadiens-français d'Ontario" répond aux sentiments de sympathie et d'indignation de tous les nôtres, il faudrait livrer au public la volumineuse correspondance qui encombre le Comité central de P. A. C. J. C., depuis que la campagne de secours est commencée. Bornons-nous à quelques traits.

Un médecin distingué de Saint-Hyacinthe nous écrit: "Il appartenait à votre association déjà puissante de prendre la tête du si noble mouvement de secours à nos compatriotes d'Ontario. Depuis quelques années, vous nous avez habitués, dirai-je, à compter sur vous aux heures graves; votre valeur, et en particulier la généreuse ardeur de votre président, sont déjà un rempart pour notre nationalité, dans les luttes de plus en plus nombreuses qu'elle a à soutenir, contre ceux à qui nous avons souvent tendu une main secourable, et contre l'arrogance anglo-canadienne au service de la pire des persécutions. Nous admirons la tenace résistance des nôtres dans l'Ontario, et à la façon dont ils relèvent et repoussent l'attaque hypocrite et brutale", on reconnaît qu'ils sont de noble race. Portons-nous en masse à leur secours afin que les coudes se serrent dans la mêlée. Fournissons-leur les munitions qui ne manquent pas à l'ennemi commun, c'est-à-dire l'argent, car la lutte sera dure et coûteuse, mais la victoire est certaine."

Cette belle lettre est accompagnée d'un chèque de dix piastres.

Parmi les chaleureuses adhésions venues du clergé, je veux en citer une qui traduit admirablement le patriotisme intense qui anime nos prêtres dévoués: l'envoi, qui est de \$15.00, est adressé à M. Emile Girard (trésorier général de P. A. C. J. C., 160, rue Saint-Jacques, Montréal) avec les commentaires suivants: "J'ai honte de vous faire parvenir ma faible contribution pour une cause aussi importante que celle dont il s'agit; je voudrais me dire grand patriote, mais mon titre de petit curé de... m'en empêche." Que tous les grands patriotes envoient comme vous \$15.00 au fonds de secours ontarien, cher monsieur l'abbé, et la question scolaire de l'Ontario est réglée.

Avec une substantielle souscription, M. Jos. Lallier, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Coaticook, exprime sa confiance en ces termes: "De même que les petits Alsaciens d'Europe ont attendu pendant 44 ans, soutenus par l'espoir de la revanche; ainsi nos petits héros Alsaciens d'Ontario sauront attendre l'heure du réveil canadien-français, si nous de province-mère, nous savons les soutenir comme il convient."

M. Joseph Marier, avocat de Drummondville, envoie au comité de l'Aide aux Canadiens-français d'Ontario la jolie lettre qui suit: "A titre d'ancien membre de votre association, et comme Canadien-français, permettez-moi de vous féliciter chaleureusement de l'idée que vous avez eue de lancer cette souscription à un "fonds patriotique" vraiment canadien eul-t-là, dans le but de venir en aide aux enfants persécutés d'Ontario. Je vous souhaite plein succès, et j'ai confiance qu'avec votre ardeur accoutumée vous réussirez à ne pas laisser se refroidir le bel enthousiasme de la première heure. Quant à moi, pour éviter que pareil malheur ne m'arrive, je m'empresse de vous faire tenir ma modeste contribution aux étrennes que vous voulez faire aux enfants d'Ontario."

On nous demande chaque jour de publier les discours prononcés au Monument National par Mgr Bruchési, par MM. Belecourt et Landry, sénateurs, et par MM. Baril et Charbon. Un brave ami de l'Ange-Gardien, comte de Rouville, nous recommande même de faire distribuer ces brochures dans les écoles. Pour le moment qu'il suffise de dire que ces discours paraîtront bientôt en une jolie brochure qui sera mise en vente dans tout le Canada.

Quelques employés de la Montreal Light, Heat & Power, à Montréal, ont eu la bonne idée de se coliser pour envoyer au fonds patriotique ontarien une somme plus digne de la cause, leur envoi est de \$10.50; voilà en vérité une initiative qui devrait trouver des imitateurs dans toutes les maisons commerciales du pays. Qu'on se mette à l'oeuvre.

Ces commentaires ne suffisent pas à rendre justice aux généreux donateurs qui s'intéressent aux persécutés de l'Ontario, il faut lire les longues listes de souscription que publient les journaux.

J. DURAND,  
Administrateur.

## SYMPATHIES

A notre confrère Godin, plongé dans le deuil par la mort de Madame Godin, sa mère.

x x x

A notre confrère Ludovic Blain, qui a eu la douleur de perdre son père, décédé récemment.

LA REDACTION.

## E. Ladouceur, E.E.D.

Deux habits de gala, à vendre pour ne pas dire à donner.

Se rend tous les jours, à l'Université Laval.

## ON DEMANDE des FOURNISSEURS

(Tailleurs, coiffeurs, libraires, forgerons, etc.)

Clientèle : 750 dandys

S'adresser: 181, RUE SAINT-DENIS

Demander ISAIE NANTAIS

## LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

## EN "20 ANS" RENTIER

LA MUTUALITE DE RENTE constitue l'école de la FRATERNITE, le chemin de L'AISANCE, le couronnement de L'EPARGNE, et le gage assuré de la SECURITE et de L'INDEPENDANCE.

## LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria Chap. 93 administrée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal SEULE réalise ce type parfait de la mutualité intégrale. HOMMES, FEMMES, ENFANTS de tout âge peuvent y appartenir, il n'en coûte

## QU'UN SOU PAR JOUR.

Demandez des renseignements et venez vous inscrire en vous adressant à ARTHUR GAGNON, administrateur

296 Boulevard Saint-Laurent.

Monument National, Montréal

## FOURRURES

EN GROS ET EN DETAIL

Nous invitons toute personne et tout étudiant ayant besoin de fourrures pour cet hiver à venir examiner les jolis modèles que nous exposons dans nos salons.

Étudiants achetez vos bérêts

— CHEZ —

## Chas. Desjardins &amp; Cie

LIMITEE

130, RUE ST-DENIS, 130

Habits de "Gala"  
A LOUER

Spécialité chez le tailleur fashionable

## Marc A. BRODEUR

13, NOTRE-DAME EST

TÉL. MAIN 1881

Je loue, je vends et j'achète des habits noirs. Échange aussi pour un habit neuf un habit devenu trop petit, mais encore en très bon ordre. J'ai toujours un assortiment complet de ces habits pour toutes les occasions où l'habit noir est de rigueur: soirées, bals, banquets, mariages et funérailles.

Chapeaux de soie (hauts de forme) à louer. N'oubliez pas de me garder votre commande pour votre prochain complet.

LIVRAISON PROMPTE A DOMICILE



Tél. Bell Est : 1584

## Chas. C. deLorimier

Fleurs naturelles et artificielles.

250, rue St-Denis, 250

MONTREAL

SPECIALITE : Tributs floraux et funéraires.

## BRUNET J. et C. &amp; CO.

PLÔMBIERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"

223 Saint-Laurent

Tél. Est 1853

## ÉTUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

La Banque d'Épargne de la  
Cité du District de Montréal

FONDÉE EN 1816

Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS: Hon. J. Ald. Goulet, Prés.; Hon. Robert Mackay, Vice-Prés.; R. Bolton, Robert Archer, Hon. R. Dandurand, G. N. Moncel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A. Hingston, M.D.; C. W. Molson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celles de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les Épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières industrielles et agricoles et d'en faire un PLACEMENT SUR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'Épargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPÉRANCE, Gérant.

LA

BANQUE ROYALE  
DU CANADA

Incorporée en 1869.

Capital autorisé . . . . . \$25,000,000  
Capital payé . . . . . 11,560,000  
Fonds de réserve . . . . . 13,500,000

## "L'ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX DEPOTS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL, Université Laval  
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine Est  
DEOM & FRIERE, 71, rue Sainte-Catherine Est  
J. PONY, 370, rue Sainte-Catherine Est  
MAISON BOLTE, 46, Sainte-Catherine Est  
BRUNEAU & MARTINEAU, 126 Saint-Denis  
L'ARCHIEVEQUE & LANGEVIN, 8 rue Saint-Jacques  
MAILLOUX & FRIERE, 252 Saint-Denis

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Bureau, Est 5556  
Téléphones: Res., Est 229

249, SAINTE-CATHERINE EST  
près Sanguinet

Nous possédons tous les clichés de la maison  
Dumas, depuis 20 ans.

# LA DERNIERE PAGE!

## Tenons-nous debout !

Nous avons affaire à des gens qui ne respectent que ceux qui se tiennent debout.

M. OMBRA HAHOUX, dans le *Devoir*.

Au risque d'allumer un second incendie aux bureaux de l'*Etudiant*, nous oserons dire aujourd'hui tout haut—pour faire suite à notre précédent article—ce que chuchotent un grand nombre de nos compatriotes, exaspérés par l'arrogance tyrannique de la majorité.

Nous oserons dire ce que beaucoup entendent à cette heure par "se tenir debout" en face des Anglo-Canadiens.

Quand on a affaire à un peuple qui s'incline devant l'intelligence, le courage, la fierté, l'héroïsme, on comprend que "se tenir debout", c'est simplement ne pas accepter l'injustice, ne pas courber le front devant la force brutale, montrer que l'on veut vivre et que l'on en est digne.

Mais quand l'opresseur est anglais, surtout anglo-canadien, c'est une toute autre affaire. L'histoire nous a appris quel cas cette race a toujours fait des vertus nationales qui commandent le respect et la sympathie des peuples civilisés.

On sait comment elle a traité nos pères, qui se sont pourtant illustrés par les plus magnifiques exemples de courage, de dévouement, d'héroïsme, et qui, à deux reprises, ont repoussé l'invasion américaine, tandis que les marchands anglais de Québec se cachaient dans l'île d'Orléans, pour échapper aux balles ennemies.

Dignes de la nation qui fit la sauvage guerre du Sud-Africain et qui cherche aujourd'hui le moyen de refuser à quelques réfugiés belges une parcelle des vivres qui abondent chez elle, — nos persécuteurs ont toujours semblé n'avoir d'estime que pour leur intérêt et n'obéir qu'à la voix d'un égoïsme féroce.

S'ils nous ont parfois concédé quelque liberté particulière, ce fut toujours pour continuer la persécution sous un aspect différent ou sur un autre point du pays. Et l'on chercherait vainement dans l'histoire, depuis la conquête anglaise, une période pendant laquelle les Franco-Canadiens aient pu jouir d'une liberté complète et assurée, dans le pays qui leur appartient avant toute autre race.

En face d'une telle situation, quand on sait l'impuissance de tous les arguments de raison à nous obtenir nos droits les mieux établis par les constitutions, par la loi naturelle, par le sésau du sang, on est tenté de croire qu'il n'en reste plus qu'un: la menace.

Et dans ce cas, pour nous, "se tenir debout" c'est inspirer à la majorité une salutaire peur.

C'est un argument plus à la portée de son esprit que ceux de raison, de justice, de générosité. Elle l'a souvent prouvé.

Après un siècle et demi de vaines revendications, il devient presque évident que c'est le seul moyen de succès qui nous reste. C'est du moins ce que pensent plusieurs.

Qu'on organise le mouvement dans toute la province, que des hommes agueris, qui en craignent pas de parler haut, aillent dans chaque paroisse dénoncer l'opresseur et soulever contre lui la colère populaire. Et quand le ferment sera développé, quand toute la race se lèvera, menaçante, pour renverser ses propres traités: et dire au persécuteur: rends-moi mes droits! — ce jour-là, la mort qui aboie et qui mord dans nos chairs vives aura la frousse et capitulera, sans qu'il soit besoin de "trouer le drapeau britannique".

Car elle nous a habitués à connaître son intrépidité.

Paul RAYMOND.

## Le ralliement

Plus quelqu'un s'efforce de conserver son être, plus il a de vertu; plus une chose agit, plus elle est parfaite.

SITSOZA.

Nous avons eu, au cours du mois de décembre, au Monument National, deux soirées inoubliables, où nous avons puisé un grand orgueil de notre nationalité canadienne-française et une ardeur toute nouvelle pour la défendre: — je veux parler de la réception faite à l'honorable Aram Pothier et de l'assemblée organisée par l'A. C. J. C., pour venir en aide aux Canadiens-français de l'Ontario.

Toutes deux nous ont donné conscience de nos devoirs envers nous-mêmes comme peuple; toutes deux, — en nous rappelant la noblesse de nos origines, la valeur de l'esprit français et la haute culture de certains de nos compatriotes — nous ont fait voir d'une manière saisissante, l'espèce de supériorité que nous confère sur nos concitoyens qui n'ont pas notre langue et notre histoire, notre qualité de français; toutes deux enfin nous ont fait sentir fortement qu'il nous faut lutter pour ne pas cesser d'être français, ou renoncer à l'honneur, ou nous résoudre à n'être plus dignes de nos ancêtres, comme des fils abâtardis, comme des descendants dégénérés, comme des apostats infâmes.

Sous l'effluve des paroles vibrantes de patriotisme ardent que les orateurs de ces deux soirées ont dites, et dans un même élan d'enthousiasme et de fierté, nous nous sommes levés pour acclamer la force supérieure et victorieuse de notre race, dont les luttes passées nous laissent un héritage sacré à défendre, à conserver et à transmettre...

Dans ces soirs triomphants où tout un peuple a proclamé, par la bouche de ses

représentants les plus affilés, son union, sa vaillance, sa foi et son désir indestructible de vivre et de garder les traditions saintes que lui ont léguées ses aïeux, il s'est élevé en chacun de nous une voix ferme, puissante et qui nous élançait éperdument au chant de bataille.

Détournons nos yeux du passé, pour les fixer vers l'avenir. Cessons nos chants de louange et de gloire, pour entonner les hymnes de combat. Le tocsin qui sonne l'alarme dans l'Ontario pour grouper nos frères de là-bas, doit nous faire songer à nous organiser ici même où nous perdons du terrain de jour en jour.

Les peuples sont grands par leurs lites non seulement pour conserver l'intégrité de leur territoire, pour défendre leur liberté, mais surtout pour transmettre à leurs descendants, cet héritage fait des souffrances, des combats, des croyances et de la langue des ancêtres, que sont les traditions, et sans lesquelles il n'y a pas de patrie possible.

Que toutes les familles canadiennes-françaises qui ont gardé le culte de leurs morts; que tous ceux dont le souvenir parfois se pose avec respect et dévotion sur certains tombeaux de nos cimetières! Que tous les coeurs généreux et français qui battent dans la poitrine de nos cobons, de nos fermiers, de nos ouvriers, de nos hommes d'affaires, de nos professionnels et de nos prêtres! Que tous ceux dont la pensée s'alimente, se nourrit et se fortifie de cette mèche de lion qu'est le génie français! Que toutes les intelligences qui subissent les tourments divins de l'idéal et du Beau! Que tous ceux-là, enfin, qui sont épris de justice, de noblesse et de loyauté, se rallient, s'unissent dans une même ambition, dans un même désir et avec un même but: résister à l'oppression et défendre, maintenant, revendiquer avec fermeté nos droits violés ou méconnus!

Jacques HERMIL.



C'est fait! Nous avons réussi. Soyons fiers de notre équipe. Sa dernière victoire est belle.

Nos joueurs ont compris qu'il y a plus de force dans la coopération, plus de succès et plus de mérite.

Vouloir vaincre est facile. Savoir vaincre l'est moins.

Savoir vaincre, c'est se sacrifier. C'est faire passer la gloire de son équipe avant la sienne. C'est avoir du jugement. C'est avoir conscience dans les autres. C'est étudier son adversaire. C'est avoir un jeu de raison d'abord et surtout.

Vouloir vaincre, c'est y aller de tout coeur et de tout corps.

Nous savons à l'avance comme nous avons voulu toujours.

Nous félicitons Farrell et son équipe. Jouaient pour Laval, lundi dernier: McLaughlin, Gévremont, Pontbriand, Sullivan, Caisse, Gaudet, Lajoie, Labrecque, Bédoux, Pannou.

Lundi prochain, à l'Arena toujours, nous rencontrerons le "National".

La lutte sera vive. Il n'y a pas un de nos adversaires qui soit faible. Mais il faut gagner.

Ne nous endormons pas sur nos dernières victoires. Travaillons plus fort à mesurer que nous avons plus de chance d'arriver au championnat.

Le championnat! Voilà l'ami!

Une trop grande confiance en nous-mêmes serait désastreuse, si nous ne prenons pas le moyen de lui donner sa raison d'être.

Travaillons. Travaillons. Travaillons! Farrell, travaillons!

Nous nous mesurerons de nouveau avec McGill, le 25 janvier.

McGill n'a pas donné la totalité de ses forces à notre rencontre de lundi dernier. Nous devons nous attendre à un changement dans la jouite qui va venir.

Nous devons reconnaître aux étudiants de l'Université McGill une qualité géné-

ralement rare: ils sont de bons perdants.

Que l'on en juge par les extraits que nous donnons ici de leur compte rendu de la dernière partie, dans le *McGill Daily* du 12 janvier:

RED AND WHITE TEAM HOPELESSLY OUTCLASSED BY LAVAL AGGRESSION

LAVAL SUPERIOR IN ALL POSITIONS

Before a large crowd of spectators, Laval completely outclassed McGill in the first of the three games in the City Hockey League. During the first half time, McGill held her own fairly well, and at half time, were leading 1-0, but in the second half, the team went all to pieces, due chiefly to lack of condition. The Laval men completely outclassing them, had no difficulty in scoring eight goals during this session.

During the first half the play was fairly even, Laval probably having the shade, but in the second half, Laval had a run away. The Red and White were outplayed at every stage, the defence failed hopelessly to cope with the rush of the Laval forwards, while the McGill forwards could make absolutely no impression against Lajoie and Labrecque of the Laval defence. They also failed to check back and help out on the defensive.

Laval did not have a weak spot on their team. Their forward line coming down three abreast absolutely baffled the McGill defence. Labrecque, Galbreath and Pinard intercepted passes on the defence and carried down the puck in a little passing bout invariably breaking through and scoring.

Soyons à la prochaine partie. Avec de jolies dames, si possible. Dame! il n'y a rien comme ça pour "casser la glace".

Pas vrai, Lorenzo?

Pas vrai, Jos?

"La comanistu la femme de Jos?"

Oh! Oh! Oh! Oh! Oh!"

O. K.

## Enfin de retour

Notre sympathique ami, Georges Gagnon, nous quittait au début de cette vacance, pour aller compléter ses études culinaires dans la Ville Lumière.

Il émerveilla simplement les maîtres, qui déclarèrent ne pouvoir rien lui apprendre, mais le prièrent de leur montrer le secret de ses sauces.

Toujours modeste, Georges refusa et se contenta de donner quelques représentations dans les principaux centres intellectuels et gastronomiques de la vieille Europe. Les journaux de là-bas débordent de son éloge: on lui attribue même une influence salutaire sur le moral des soldats alliés, car, Georges s'est avancé jusqu'à la ligne de feu, où la soupe chauffait le plus fort.

Enfin, il nous est revenu prêt à sacrifier la gloire, les honneurs, les richesses, au rôle obscur mais patriotique de professeur de notre seule université canadienne-française.

Qu' chacun se fasse un devoir de venir voir cette célébrité et de goûter de purs chefs-d'oeuvre.

( de la Presse ).

## Trois opinions célèbres

Napoléon disait: "Une bonne paire de bottes, c'est le plus sûr gage de victoire". Sam Hughes prise les siennes, au point qu'il les met, non seulement dans les plats, mais sur les tables, les jours de réception.

A propos de bottes voulez-vous la mienne, venez demain chez Thomas Dussault. J'y serai.

HUBERT.

## Casgrain & Charbonneau

PHARMACIENS EN GROS

187, Rue Amherst

MONTREAL

Produits chimiques, Extr. fruités, Pilules, Tablettes, Articles en Caoutchouc, etc. Instruments de chirurgie, tables d'opérations et accessoires